

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 119 (1974)
Heft: 12

Artikel: La guerre, un phénomène constant et inévitable?
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre, un phénomène constant et inévitable ?

*Si tu veux la paix,
connais la guerre.*

QU'EST-CE QUE LA POLÉMOLOGIE?*

« Encore un néologisme savant » penseront certains... Il s'agit en effet d'une discipline nouvelle qui fait appel à la biologie, à la sociologie, à la psychologie des masses et à l'analyse statistique, dans le but d'expliquer scientifiquement les causes profondes des conflits armés, de répondre à la question angoissante: pourquoi tous les groupes humains, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, ont combattu les uns contre les autres, avec des armes de plus en plus perfectionnées?

A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, un sociologue français, Gaston Bouthoul¹, en arrive à supposer que la guerre est la manifestation visible d'un déséquilibre caché, d'une « maladie » de caractère social. Cette hypothèse de travail l'amène à choisir une méthode: pour « soigner » le patient, on doit découvrir ce qui provoque le syndrome; alors, on pourra peut-être appliquer le traitement adéquat. Il ne sert à rien de condamner lyriquement la violence et la guerre, car on procède comme le médecin qui soignerait le thermomètre, et ne tiendrait pas compte de l'infection qui provoque la fièvre! Dès 1946, Bouthoul se lance dans des recherches destinées à vérifier le bien-fondé de son hypothèse, il fonde un *Institut de polémologie* et se met à publier les résultats de ses travaux². Ses théories expliquent, dans une large mesure, la violence, l'agressivité qui caractérisent les rapports à l'intérieur d'une nation comme les relations internationales. Voilà de quoi intéresser toutes les personnes qui se posent des questions à propos de l'utilité des défenses nationales!

* Pour ne pas surcharger notre texte, nous ne donnerons en notes que les références des citations importantes.

¹ Nous ne sommes pas à même d'affirmer qu'il soit le premier à s'être lancé dans de telles recherches.

² Notre bibliographie n'est pas exhaustive; nous nous contentons de citer dans un ordre chronologique quelques-uns de ses principaux ouvrages. *Le phénomène-guerre*, Paris, Payot, 1962 (Petite bibliothèque Payot); *La guerre*, Paris, Presses universitaires de France, 1963 (Que sais-je?); *Traité de polémologie*, Paris, Payot, 1970; *Lettre ouverte aux pacifistes*, Paris, Albin Michel, 1972.

LE PHÉNOMÈNE-GUERRE

Dans son *Traité de polémologie*, Bouthoul prétend qu'il convient d'abord d'étudier, dans l'espace et dans le temps, ce phénomène-guerre qui semble régulier et constant, ce qui va l'amener à faire des constatations irréfutables. Dans un deuxième temps, il en tirera des conclusions et des déductions.

Certains animaux comme l'ours ou... le martin-pêcheur ont le sens de l'intégrité territoriale, se réservant une zone de chasse dont ils expulsent par la force les importuns. On ne peut encore parler de guerre, car celle-ci *met toujours aux prises des groupes organisés*. Les animaux qui vivent en bandes ou en colonies, les loups, les abeilles, pratiquent la guerre. Il en va de même chez les fourmis qui utilisent une tactique recherchée, l'espionnage, dans leurs combats contre les colonies des environs.

Et l'homme, cet animal supérieur? Rousseau, Montesquieu, dans *L'esprit des lois*, prétendent que la paix représentait l'état premier de la nature. L'ethnographie est venue prouver la fausseté de cette idée. Les rapports entre les groupes primitifs apparaissent comme des rapports d'hostilité et de guerre, quelles que soient les civilisations. En effet, les premiers instruments fabriqués par les hommes furent des armes; toutes les mythologies et toutes les religions font allusion à la guerre, et les premières œuvres littéraires — en général des épopées — racontent des exploits militaires. « L'organisation tribale, la féodalité, la Cité antique et l'Etat moderne se sont formés, ont été conçus et réalisés en fonction d'une certaine technique militaire »¹, donc de risques de conflits. Cette menace touche même les groupes les plus pacifiques, car il suffit d'un peuple belliqueux, pour que tous ses voisins doivent s'occuper de défense.

Si la guerre était totale chez les peuples primitifs, parce qu'elle mobilisait tous les mâles de la tribu, elle tend ensuite à changer de caractère. La proportion entre l'ensemble de la population et le nombre des belligérants diminue; on en arrive à la mise sur pied d'armées de mercenaires. Pendant la guerre de Cent Ans, chaque camp ne met jamais en ligne plus de 5000 combattants.

Avec le renforcement du pouvoir royal, cette tendance se modifie. Pour s'en convaincre, prenons le cas de la France: au XVII^e siècle, alors que la population du royaume s'élève à 23 millions d'habitants, Louis XIV

¹ *Le phénomène-guerre*, p. 83.

aligne jusqu'à 300 000 hommes. Avec Napoléon I^{er}, l'Empire compte 25 millions de sujets et les effectifs engagés atteignent, à certains moments, un million de soldats. La doctrine de la levée en masse fait sentir ses effets. Au XX^e siècle, la proportion s'accroît à nouveau avec les formidables mobilisations de 1914 et de 1939.

Depuis le conflit franco-allemand de 1870, on constate une importance grandissante, un élargissement du secteur quaternaire¹, c'est-à-dire de ceux qui travaillent à la préparation de la guerre. Pourtant, à mesure que la technique militaire se fait plus lourde et plus compliquée, une compensation apparaît: c'est la guérilla. Il apparaît donc que « la technique guerrière d'une époque et, par conséquent, les types d'armes sur lesquels cette technique est fondée, conditionnent en grande partie son organisation sociale et politique et, plus encore, sa mentalité (...). Nous assistons en ce moment aux bouleversements politiques résultant d'une transformation subite de l'armement² ».

Cette étude de la nature, de l'étendue des conflits à travers l'histoire permet de constater que la guerre, épidémie sociale et psychologique, a remplacé les épidémies proprement dites. En effet, au Moyen Age, période où la mortalité infantile est extrêmement forte, où la peste décime les populations, la guerre reste très limitée, tandis qu'elle devient « totale » au XVIII^e siècle, époque marquée par l'apparition des premiers vaccins et un fort accroissement démographique.

En dernière analyse, « la guerre est un phénomène social constant, général et régulier, et, par conséquent normal (...) c'est une constatation très affligeante. Mais elle dissipe les illusions de ceux qui, malgré des déceptions millénaires, s'obstinent à la considérer comme une pure fantaisie (...), et que, par conséquent, « il n'y a qu'à » faire preuve d'un peu de bonne volonté pour la supprimer »³.

LE PACIFISME

Cette attitude, on la rencontre en général chez les pacifistes qui croient à tort, que les conflits sont des malentendus regrettables, mais évitables, ou des horreurs voulues par ces « affreux marchands de canons », par des hommes dépravés. D'autres veulent préparer la paix

¹ On distingue le secteur primaire (agriculture), secondaire (industrie), tertiaire (commerce et administration).

² *Traité de polémologie*, p. 141.

³ *Le phénomène-guerre*, p. 134.

en faisant abstraction des guerres du passé. Cependant, il ne suffit pas de prêcher le désarmement, car les armes, sans la volonté de s'en servir, ne sont qu'innocente ferraille, que des objets inertes; le sujet agissant, c'est l'homme. « En ne pensant qu'à maudire les armes, nous agissons comme un tribunal condamnant le revolver et non le meurtrier ¹. »

Gaston Bouthoul, qui espère, grâce à la polémologie, faire disparaître un jour le phénomène-guerre, lance un avertissement aux milieux non violents qu'il connaît fort bien: « J'ai souvent parlé à des auditoires de pacifistes. Il est bien rare que je n'y aie rencontré des réactions combatives, sinon belliqueuses, et, très souvent, la nostalgie de la violence (...). Leur rêve — pas toujours avoué: imposer la paix par la force. Les pacifistes se croient pacifiques; mais leur inconscient ne l'est pas ². » Ce fait paradoxal ne semble-t-il pas aisément compréhensible, si l'on admet que les conflits sont dus à l'agressivité que l'on rencontre dans *chaque* individu, et surtout à l'impulsion belliqueuse qui apparaît, plus ou moins fréquemment, dans *chaque* groupe humain?

Constatons en outre que c'est en période de paix — quand ils s'avèrent le moins utiles — que les mouvements pacifistes, antimilitaristes, non-violents se multiplient et ont le plus d'audience; dès qu'un conflit s'annonce, l'ensemble de l'opinion se passionne (la paix vit déjà dans la fascination de la guerre) et ces groupements perdent tout leur pouvoir de persuasion. Un seul exemple prouve le bien-fondé de cette affirmation. En 1914, le haut commandement français prévoyait que la proportion des insoumis s'élèverait à 13 % au début du conflit. Jaurès et les socialistes prêchaient le refus de servir. En fait, cette proportion n'atteindra pas 1,5 %.

Jamais le pacifisme n'a empêché la moindre guerre d'éclater. L'agressivité d'un peuple, son désir de se lancer dans une expédition militaire ne sont donc pas des attitudes conscientes et volontaires. Il appartient dès lors à la psychologie des masses de faire ressortir les motivations profondes que l'histoire traditionnelle n'a su découvrir.

LE ROLE DES DIRIGEANTS, DE LA POLITIQUE ET DES IDÉOLOGIES

La plupart des guerres civiles ou internationales semblent découler de raisons politiques, diplomatiques ou idéologiques. On parle souvent

¹ *Ibidem*, p. 187.

² *Lettre ouverte aux pacifistes*, p. 21.

d'impérialisme. D'autres fois, elles apparaissent comme les conséquences de l'ambition, du manque de bon sens des gouvernants, de la volonté d'en découdre de certains chefs militaires. Et les historiens d'étudier ces causes « évidentes » d'une manière approfondie!

Le problème n'est pourtant pas aussi simple, car, dans ces conditions, comment expliquer qu'un peuple reste, pendant de longues périodes, totalement insensible à une « injustice » qu'il trouvera tout à coup insupportable, qu'il voudra éliminer par tous les moyens? Comment expliquer que des querelles latentes entre deux nations puissent rester longtemps assoupies, et se réveiller brusquement? Comment expliquer que des Etats bien placés pour éliminer un ennemi qui les menace restent inertes, malgré d'énormes armements? Le cas de la France, à partir de 1935, n'est pas unique. D'autre part, si l'on pense au rôle du chef politique, il ne faut pas oublier que celui-ci participe à l'opinion publique. Il en subit la pression, mais il entre dans sa composition, en tout cas dans un régime démocratique. Qui pourrait citer un chef d'Etat moderne ayant entrepris une guerre, alors que la majorité de ses concitoyens y étaient farouchement opposés? En réalité, c'est le plus souvent sur lui que tous se déchargent de la terrible responsabilité de décider la guerre que chacun, plus ou moins consciemment, souhaite. Enfin, pourquoi un peuple adopte-t-il, à un moment donné, telle idéologie plutôt que telle autre? Pourquoi suit-il avec enthousiasme un chef comme Hitler qui lui fera horreur quelques années plus tard?

Ces questions, pour l'instant sans réponses, tendent à prouver que les causes « évidentes » dont nous parlions plus haut, sont elles-mêmes le résultat de déséquilibres plus profonds, causes premières de l'impulsion belliqueuse qui agite une société.

LE ROLE DE L'ÉCONOMIE

Dans les analyses consacrées aux causes de tel ou tel conflit, on trouve toujours des considérations sur les avantages économiques recherchés par l'Etat « fauteur de guerre ». En effet, le gouvernement qui se lance dans une campagne militaire peut espérer régler certains problèmes économiques: il résorbera le chômage, en passant à son industrie de grosses commandes, en créant par conséquent de nouveaux emplois. Les chômeurs seront mobilisés. Un tel gouvernement espère, bien entendu,

remporter la victoire et se créer ainsi de nouveaux débouchés. Les techniques ne manquent pas! Le change forcé entre la monnaie de l'occupant et celle de l'occupé permet au vainqueur de tout acheter à très bas prix. Dans les traités de commerce signés après le conflit, les marchandises du vaincu sont sous-estimées et celles du vainqueur sur-estimées. L'historien constate également que les grandes guerres sont précédées d'une période de baisse des salaires révélatrice d'une surabondance de main-d'œuvre, et il découvre qu'elles sont suivies, chez le vainqueur, d'une hausse qui prouve le renversement de la tendance.

Toutes les dictatures européennes du XX^e siècle, qui se sont imposées par des guerres civiles ou qui ont lancé leurs troupes dans des campagnes d'agression, ont pris naissance dans le chômage. Celui des jeunes surtout apparaît comme la pépinière des sections d'assaut, des chemises noires, etc.

Cependant, « on ne peut pas soutenir (...) que les crises économiques appellent toujours la guerre. Par exemple, les plus terribles des crises, car elles se produisaient dans un monde surpris par leur nouveauté, (...) c'est-à-dire celles de la première moitié du XIX^e siècle, n'ont pas provoqué de guerre¹ ». La crise de 1929 ne fit pas naître une impulsion belliqueuse au sein du peuple américain. L'histoire montre aussi que peu de conflits ont eu pour seules causes des problèmes économiques et que, de plus, la plupart des guerres économiques se transforment vite en guerres psychologiques. Les populations et les troupes semblent d'ailleurs accepter difficilement de simples conflits d'intérêts. On raconte que l'une des principales causes des mutineries qui se produisirent parmi les marins et les militaires français débarqués à Odessa en 1919 fut l'idée ingénieuse de Trotski qui les fit accueillir par de grandes pancartes placardées en langue française et disant: « Les soldats du Crédit Lyonnais sont arrivés. »

Voilà quelques failles dans cette méthode d'analyse économique! La sentence bien connue, « L'argent est le nerf de la guerre » vient encore élargir la brèche. Seul un pays riche s'avère capable de déclencher un conflit important, la guerre ne paie jamais la guerre. On a dit que le III^e Reich se lança avec enthousiasme dans la Deuxième Guerre mondiale, parce qu'il souffrait d'une grave crise de pénurie. Cette affirmation ne correspond pas à la réalité.

¹ *Traité de polémologie*, p. 239.

Si, en 1933, l'Allemagne comptait près de six millions de chômeurs, cette plaie s'est cicatrisée en 1939, car l'industrie tourne à plein rendement, et le chômage a pratiquement disparu. Des stocks gigantesques sont constitués. Les Allemands — sinon leur gouvernement — partent à la conquête de l'Europe, pour apporter le « bonheur millénaire » à certains Européens, et non pour exploiter des ressources naturelles ou industrielles.

On en viendrait donc à croire que le facteur économique qui renforce l'agressivité collective serait l'abondance et qu'en général, celui-ci est « au service des impulsions belliqueuses. L'économie est l'un des instruments de la guerre et la réciproque ne paraît pas vraie ¹ ». Chacun sait qu'une nation « enceinte d'une guerre » accepte généralement des restrictions et même des privations (*Des canons à la place de beurre*), pour constituer les réserves nécessaires à un conflit. Par contre, « le luxe, la dissipation, la paresse et la facilité des mœurs sont des facteurs de paix, car ils freinent l'accumulation économique des surplus qui, faute d'autres exutoires, mènent à la guerre. En ce sens, (...) les exigences syndicales visant à diminuer la durée du travail et à améliorer rapidement les niveaux de vie (...) sont probablement des facteurs de paix, car ils diminuent le nombre de surplus humains et matériels mis à la disposition de la guerre ². »

En définitive, si les problèmes économiques, tout comme la politique et l'idéologie, semblent des causes « évidentes » de certains conflits, ils apparaissent pourtant comme la conséquence de l'impulsion belliqueuse. Mais d'où vient cette agressivité collective ?

GUERRE ET DÉMOGRAPHIE

D'emblée, le rappel de deux lapalissades s'impose: toute guerre augmente le taux de la mortalité et joue donc un rôle dans l'évolution démographique; d'instinct, au cours des combats, les soldats cherchent à massacer le plus possible d'ennemis, afin de hâter la victoire. Le belligérant qui, le premier, connaît le découragement dû aux pertes perd son agressivité, son impulsion belliqueuse.

La biologie, pour sa part, montre que l'accroissement trop considérable de certaines espèces animales provoque des migrations. Ainsi, chez le rat, l'écureuil et le lemming se développent alors des réactions

¹ *Ibidem*, p. 250-251.

² *Le phénomène-guerre*, p. 258.

d'insouciance à l'égard du danger et de violence pathologique d'ordre émotif, voire imitatif. De telles migrations finissent par se noyer dans des cours d'eau ou dans la mer¹. Il semble que la nature lutte contre la surpopulation.

L'étude de la guerre à travers les âges mise en parallèle avec celle des groupes humains concernés montre quelque chose d'assez semblable: une relation entre les institutions destructrices d'une société et l'intensité ou la fréquence des conflits. Par institutions destructrices, on entend les infanticides, les mauvais traitements réservés à certaines couches de la population, les castrations, les interdictions de procréer, etc. A certaines époques, les tribunaux jouèrent un tel rôle. Lorsque les condamnations étaient innombrables, le droit et l'organisation pénale terrifiante, les armées comptaient des effectifs très faibles, et les pertes au combat étaient insignifiantes. Quand le code pénal s'adoucit, le volume des armées augmenta et les pertes devinrent de plus en plus élevées. Il existe donc une relation d'équilibre entre les institutions destructrices et le rôle démographique de la guerre.

On en arrive donc à penser que l'agressivité collective est en relation avec le phénomène de surpopulation qu'il convient avant tout de définir. Cet état de déséquilibre est dû au fait que, dans un groupe donné, *la croissance de la population dépasse durablement celle de la production*. Il y a par conséquent un excédent d'individus qui ne sont pas indispensables à l'économie du groupe. Si la thèse de Bouthoul s'avère exacte, ce surplus serait condamné à disparaître. Les moyens sont divers: émigration, guerre civile, guerre internationale qui apparaît finalement comme une émigration armée. Dans cette optique, la guerre peut se définir comme une crise démographique cyclique, l'équivalent de la saignée en médecine, l'état pléthorique s'avérant aussi néfaste que l'anémie. On se trouve donc en présence d'un phénomène biologique de caractère spasmodique semblable à la faim ou au désir sexuel, d'une « fonction sociale récurrente caractérisée par l'accumulation dans une société d'un capital humain dont une partie, à un moment donné, est brutalement éjecté »².

L'histoire ne montre-t-elle pas que, dans la plupart des cas, les nations belliqueuses ou les pays en proie à la guerre civile souffrent de

¹ *Traité de polémologie*, p. 518-519.

² *Ibidem*, p. 269.

surpopulation? Et comment expliquer au XX^e siècle, l'existence des gouvernements militaires ou dictatoriaux qui, soulignons-le, sont la majorité dans le monde? Le hasard, l'ambition ne jouent pas un rôle prépondérant. De tels gouvernements coïncident surtout avec la surpopulation. On comprend dès lors que les Suisses se montrent assez pacifiques depuis la fin du XVI^e siècle: l'émigration, le service étranger ont empêché la surpopulation.

Le lecteur suivra sans doute avec intérêt, dans le texte, cette phase de la théorie de Bouthoul, l'importance du problème justifiant la longueur de la citation.

« (...) on peut présumer (...) que, dans un groupe donné, un large excédent de jeunes hommes disponibles, c'est-à-dire dépassant les tâches indispensables de l'économie (compte tenu de l'état de la technique et des niveaux de vie), doit — surtout s'il n'existe pas d'autres débouchés commodes — constituer (...) une prédisposition incitatrice qui s'appliquerait (...) à l'impulsion belliqueuse. Cette situation de la structure démo-économique peut être définie par le terme « structure explosive ». Car c'est une tendance à l'expansion brusque, de caractère à la fois spasmodique et grégaire, dont les deux types classiques sont la migration en groupe et l'expédition guerrière.

(...)

Les jeunes hommes en excédent par rapport aux tâches essentielles de l'économie du groupe sont disponibles et prédisposés à la turbulence. Ils constituent une force perturbatrice. Suivant les points de moindre résistance qui leur sont offerts, la conjoncture historique, les modes idéologiques, les croyances du moment et les possibilités politiques et techniques, ils pourront être canalisés vers une guerre civile, une croisade, une émigration ou une guerre étrangère. (...) Ici aussi le rôle des mentalités et des initiatives des dirigeants est capital. (...)

Ainsi il nous semble que la guerre (aussi bien extérieure que civile, soulignons-le) n'est pas un fait primitif. Elle serait une sorte d'épiphénomène et comme la manifestation fiévreuse de certains déséquilibres sociaux. Ces déséquilibres se traduisent dans notre psychologie en favorisant l'apparition de certaines idées de préférence à d'autres. Ils poussent à la turbulence, à l'intransigeance, obnubilent le sens critique et l'instinct de conservation, en un mot rendent agressif. C'est cet état, lequel constitue l'une des réactions caractéristiques de la psychologie sociale, que nous avons appelé l'impulsion belliqueuse. Parmi ces déséquilibres, au premier plan, les démographiques.

Mais les effets de la structure explosive sont indépendants de la situation démographique des autres nations. Elle est l'équivalent d'un

état de besoin physiologique. Il existe en soi, indépendamment de ses points d'applications éventuelles (...). C'est un déséquilibre interne du sujet, comme la faim ou l'impulsion érotique.

(...)

La guerre pourra fort bien éclater entre deux peuples tous deux en état de structure explosive. Elle n'en sera que plus acharnée. Ainsi le conflit germano-russe de 1941-1945 lorsqu'on compare ses effets démographiques aux autres phases de la même guerre mondiale.

Il arrive que les chefs d'Etat se montrent imperméables à l'impulsion belliqueuse ambiante et aux aspirations de leur jeunesse. L'impopularité punit dans ce cas les rois pacifistes comme Louis XVI et Louis-Philippe qui ne sentent pas à l'unisson de leur peuple et se refusent à lui procurer la relaxation démographique dont il éprouve le besoin.

(...)

La structure explosive n'est pas, loin de là, la seule cause de l'impulsion belliqueuse. Mais elle est aussi primordiale à notre avis, car elle constitue une prédisposition latente. Lorsqu'elle est présente, elle se surajoute aux autres causes du conflit, les renforce et les rend plus virulentes. ¹ ».

Dans ce texte, un élément primordial: le déséquilibre démographique peut modifier la psychologie du groupe et le rendre agressif. Voilà qui explique l'attitude du peuple allemand à partir de 1933; le III^e Reich souffre de surpopulation. Si l'impulsion belliqueuse risque de provoquer un conflit, elle suscite l'esprit de sacrifice au sein du groupe qui se sent la victime désignée, même si celui-ci vit dans un état d'équilibre ou d'anémie démographique. Il faut pourtant que le groupe en question *croie* à la réalité de la menace. La peur produit alors l'esprit de sacrifice. Après 1933, la France se montre pacifique, parce que sous-peuplée. Elle ne verra pas le danger hitlérien, ce qui peut expliquer le mauvais esprit et le peu de mordant de certaines troupes.

La guerre, comme le souligne souvent Bouthoul, apparaît comme un phénomène complexe. La notion de surpopulation, au sens strict du terme, n'éclaire pas à elle seule tout le problème de l'agressivité collective; il faut encore considérer ce que l'on pourrait appeler la « surpopulation morale ». Lorsque des individus, jeunes surtout, ne se sentent pas englobés dans la société, ils peuvent manifester des impulsions belliqueuses. Cette agressivité apparaît comme la résultante « d'une vie morne et astreinte à un labeur ennuyeux et sans distraction. Il finit

¹ *Le phénomène-guerre*, p. 189-190.

chez les sujets jeunes par faire souhaiter l'aventure d'une guerre ou d'une révolution qui les arrachent à leur ambiance et leur apportent la nouveauté (...) ¹ ». La jeunesse cherche des causes pour se sacrifier à elles et des maîtres à qui se dévouer.

PROPAGANDE ET AGRESSIVITÉ

Dans le contexte psychologique que nous venons de définir, quel est le rôle des propagandes belliqueuses? Comme l'agressivité, sorte d'épidémie mentale, obnubile l'esprit critique et élimine, au niveau de l'inconscient, les idées propres à lui faire obstacle, la propagande guerrière, qui passionne les foules, n'apparaît pas comme une cause, mais comme une conséquence de l'impulsion belliqueuse. Dès lors, les individus accepteront que l'on « *sacralise* » les chefs, que l'on organise des cérémonies extatiques au cours desquelles ils parviendront à l'hystérie.

Lorsqu'elles se greffent sur l'impulsion belliqueuse, des propagandes ronflantes, même dénuées de sens, font toujours beaucoup d'effets. Elles fournissent les prétextes et les justifications de l'impulsion belliqueuse dont elles sont en quelque sorte la superstructure idéologique et, suivant les circonstances, interchangeables. En effet, une idéologie peut s'user! Si l'impulsion belliqueuse n'est pas satisfaite, on trouvera d'autres justifications. Sous la Révolution (1789-1815), les Français se battirent pour les idées de la Constituante, de la Terreur, participèrent à une croisade républicaine sous le Directoire et imposèrent à l'Europe le système médiéval de l'Empire!

LES APRÈS-GUERRES

Il arrive un moment où l'agressivité collective disparaît; le besoin physiologique est satisfait. Les individus ressentent alors une grande lassitude morale et psychologique. Si les dirigeants ne mettent pas fin aux hostilités, « la politique belliqueuse continue dans une atmosphère de discipline morne, de passivité, de mécontentement contrastant avec l'enthousiasme général du début et l'euphorie d'une nation enceinte d'une guerre ² ». Lorsque les armes cesseront de parler, il se produira

¹ *Traité de polémologie*, p. 173.

² *Ibidem*, p. 528.

une brusque détente, une gêne mêlée de honte succédera à l'impulsion belliqueuse et, soudainement, l'opinion publique ne parviendra plus à comprendre des états d'âme et des actions qui lui apparaissaient naguère l'évidence même.

Pendant combien de temps ce peuple, qui vient de sortir d'une guerre qu'il a lui-même déclenchée, va-t-il se montrer conciliant et pacifique? Fort vraisemblablement, tant qu'il se trouvera en état de relaxation démographique. « Tout dépend du fait que la guerre *entame ou non la portion des hommes absolument indispensables à la production.* (...) De nos jours, le machinisme a multiplié les hommes de trop que l'on peut sacrifier sans qu'il s'ensuive une régression dans la civilisation¹. » Tout dépend aussi de la politique démographique des dirigeants, du taux d'émigration etc.

Il faut que l'opinion ait le temps d'oublier les horreurs de la guerre. On constate que, souvent, une trentaine d'années séparent deux guerres auxquelles participe un même Etat. N'est-ce pas le temps d'une génération?

BILAN

Grâce à une méthode objective et scientifique, Bouthoul est parvenu à montrer les relations qui existent entre la surpopulation et la guerre, tout en soulignant que le déséquilibre démographique n'est pas la cause unique des conflits, bien qu'il semble le plus agissant. Dans ses ouvrages, le sociologue français évoque certains éléments qui lui manquent et qui nécessiteront des recherches poussées. Il s'agit surtout de données statistiques, de renseignements chiffrés sur la surpopulation, l'intensité des guerres, les pertes en vies humaines et les dégâts matériels.

Malgré ces lacunes, la polémologie permet d'entrevoir des solutions: les Etats auront plus de chances de connaître la paix intérieure et de développer de bonnes relations avec leurs voisins, s'ils parviennent à promouvoir un équilibre démographique. Le peuvent-ils ou le veulent-ils? Le doute subsiste, car la récente conférence mondiale de Bucarest sur la population n'a pas montré un tel souci, au contraire. Les risques de conflit ne tendront donc pas à baisser dans les décennies à venir.

Bien entendu, cette brève synthèse ne saurait rendre avec fidélité tous les aspects de la théorie mise au point par Bouthoul. Notre désir

¹ *Le phénomène-guerre*, p. 110.

de simplifier au maximum risque même de fausser certaines nuances. Conscient de ce fait, nous voulions donner au lecteur l'envie de se renseigner par lui-même. Nous pensons en effet que la polémologie montre que la paix perpétuelle n'est pas pour demain et que l'Europe, comme le reste du monde, risque encore de connaître des tensions ou des conflits graves.

Notre enseignement de l'histoire au niveau gymnasial, nos entretiens avec la troupe pendant les cours de répétition montrent que les jeunes sont sensibles à ces arguments scientifiques, alors qu'ils se cabrent devant les développements stratégiques. Le nouveau principe « Si tu veux la paix, connais la guerre » leur fait mieux accepter le vieil adage « Si tu veux la paix, prépare la guerre ».

Capitaine Hervé de WECK

